

La lente mort d'un gros billet



(1) En juin 2015, un heureux pompiste de Shenyang, dans le nord-est de la Chine a fait sensation en débarquant chez le concessionnaire BMW de la ville pour acheter sa voiture... en espèces. Il fallut une heure aux employés pour décharger les 4 tonnes de pièces et billets bien alignés dans le camion. 660 000 yuans (88 300 euros) en petites coupures, une vie d'économies.

(2) En Allemagne aussi, on chérit le vrai argent. Pour payer leurs grosses berlines en liquide, comme ils le font fréquemment, nos voisins ont trouvé plus pratique. D'abord le billet de 1000 marks, converti à partir de l'an 2002 en coupure de 500 euros. Pas besoin de camion. Même pour s'offrir la Ferrari de ses rêves à 1 million d'euros, bien rangée, la somme peut tenir dans le volume d'une brique de lait.

(3) Mais voilà que la Banque centrale européenne (BCE) est en train de sonner le glas de ce billet dont la plupart d'entre nous n'ont jamais vu la couleur (violette). À partir de 2018, la banque n'imprimerait plus de nouveaux billets de 500 euros. Ceux-ci garderont leur valeur, mais seront de plus en plus difficiles à trouver.

Emotion à Berlin, Munich ou Vienne, où l'on a, avec cette affaire, un nouveau motif de colère contre l'institution de Francfort, déjà accusée de ruiner les épargnants avec ses taux de dépôt négatifs.

(4) Cet attachement aux grosses coupures peut faire sourire en France où depuis le 1er septembre 2015, les paiements en liquide sont limités à 1000 euros. Pas de quoi s'acheter la voiture de ses rêves. Les Français font porter à l'argent liquide tous les maux. Ainsi, il serait le support des fraudes (l'argent au noir), des corruptions (blanchiment) et des crimes. Le 500 euros a même été surnommé le « Ben Laden » dans les milieux policiers. De ce côté du Rhin, il convient donc d'éliminer progressivement le cash. Après la carte de crédit, la technologie du sans-contact permet de payer même sa baguette sans sortir son porte-monnaie.

(5) Cette histoire s'inscrit dans la longue marche de la monnaie vers sa virtualisation. Des premiers coquillages du néolithique aux métaux précieux, ce support à la valeur imaginaire, inventé par les marchands pour rendre fluide les

échanges, est devenu un enjeu de pouvoir et de souveraineté pour les États. Après avoir supprimé au XXe siècle tout lien entre la monnaie et son équivalent en or ou argent, ceux-ci rêvent désormais d'un contrôle absolu sur le moindre échange entre particuliers. Pas seulement pour des raisons de lutte contre les fraudes, mais aussi pour des raisons économiques. Pour relancer la machine, il

faut taxer l'épargne, pousser à la dépense. C'est bien plus facile à faire sans les billets que l'on peut stocker sous le matelas. Mais l'individu résiste, aime le bas de laine et l'échange de la main à la main en dehors de tout contrôle des banques ou des États. Comme un dernier espace de liberté dans une société qui peut désormais tout savoir de nous.